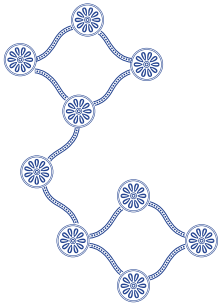
# *La Cana*

*François-Xavier LUCIANA*
*Illustration : Marc Colonna d'Istria*



## *CERCLE 1 : RÉEL*

Il ne suffit pas d'être laide pour perdurer dans le métier de caboulotte, savoir travailler le mépris d'un homme pour mieux le dépouiller est un talent précieux.

Le client qui vient dans mes murs tuer l'ennui avant d'aller dormir esquisse un sourire rapide dès qu'il découvre mon allure négligée : tenues vaguement échancrées aux couleurs lasses, boucles d'oreille à trois anneaux, cheveux décolorés ; il se sent maître des lieux. Ma totale disponibilité ne lui coûtera qu'un verre ou deux tout au plus calcule-t-il. Qui s'attarde sur un paillasson ?

Chacun d'eux paye pour imposer une virilité dédouanée du devoir de bander. Ils ne le savent pas encore. Pas à ce stade. Le stade auquel je fais allusion est délimité par le comptoir, les tabourets inconfortables, le portemanteau, le tableau d'un ton rose où se découpe la silhouette en ombre chinoise d'une danseuse nue.

Chacun justifie sa présence par l'expression « passer par là ». Mais c'est où ce là ? La Corse ? Bastia ? L'angle de la place du marché, ventre de la ville entre port de commerce où

grincent les cargos et vieux port où claquent les drisses ?

Passer, la nuit, par là, et faire mine d'ignorer ce que signifie la lanterne jaune posée au-dessus des trois mots : « Aux Trois Anneaux », enseigne craquelée qui coiffe le porche. Drôle de hasard sensible à l'invite de la porte ouverte comme aux promesses de la tenture qu'il faut écarter.

Non, tout le monde le sait : on ne passe jamais par inadvertance ; on vient à moi... Même lorsque l'on s'imagine ne s'intéresser qu'à mes hôtesses :

- ***Freïda*** est une jeune autrichienne qui sert les boissons en se penchant derrière son bar. Elle a une excellente écoute et la langue qu'elle passe sur ses lèvres charnues vaut tous les discours. « Je ne vous le fais pas dire ! » est sa réplique la plus fréquente.
- ***Yung***, d'origine Coréenne, n'a pas d'âge et se vêt de dentelles ajourées qui montrent ou cachent une peau où se dessinent des variations caramel sous l'éclairage symbolique de l'endroit. Yung ne connaît que quelques mots de corse et de français. Parce que sa construction syntaxique est rudimentaire, les clients adorent jouer à l'instituteur avec elle. En payant, il arrive qu'ils jouent au docteur.

Nous sommes bien trois. Trois habituées de ces longues heures assassinées près du comptoir à guetter ce naufragé qui fera à lui seul la recette du mois.

La première bouteille de champagne est le ticket d'entrée qui donne accès au deuxième cercle : alcôve où la lumière tamisée construit une intimité pastelle. A la deuxième bouteille le rideau tombe pour signifier, à l'inverse du théâtre, que débute le spectacle. Une représentation privée de tout public.

L'histoire vécue que je vais vous conter peut être entendue



comme mon seul échec ou mon seul triomphe d'une vie passée à traduire la virilité affichée de mes clients en offrandes sonnantes et trébuchantes.

Echec ou triomphe ? Qu'ai-je donc gagné ? Qu'ai-je donc perdu ? Jugez plutôt :

Ce soir-là, nous déroulions de nos chuchotements quelques narrations badines à peine voilées par une chanson langoureuse lorsqu'un jeune homme passa la tenture de l'entrée. « Tu as bien fait de venir... dis-je. Tu as bien fait car seuls les vrais hommes osent venir jusqu'ici...

— Hmmmm... répondit-il d'un grondement de gorge.

— Et tu as eu raison d'entrer, je t'attendais... »

Le jeune gars sourit à peine, resta coi, et offrit sa tournée d'un geste.

« C'est toi qu'on appelle La Cana ? me demanda-t-il enfin.

— Tu es bien renseigné. Aurions-nous des amis communs ?

— Peut-être... J'ai entendu parler de toi... Mais personne n'a su me dire ce que signifiait ton enseigne « Aux Trois Anneaux »... ça a quelque chose à voir avec tes boucles d'oreille ?

— Pourquoi veux-tu savoir ?

— Parce que ça sonne familier à mon oreille.

— Quel est ton prénom ?

— Orsu ! »

Je lui présentai mes hôtesses et le laissai pousser son idée :

« Ton surnom, La Cana, veut dire « la chienne » en Corse ! De la race du corsinu sans doute ? Quand tu tiens ta proie, rien ne te la fait lâcher...

— Si tu le dis ! Mais pourquoi venir ici si tu as déjà les réponses à tes questions, Orsu ?

- Je viens ici la bourse pleine... Et je viens faire un pari ! Un gros pari.

— C'est à dire ?

— Quinze mille euros !

— Tu les as là ?

— En liquide… Regarde ! »

Orsu mit sa main dans sa poche intérieure. Il en sortit une enveloppe gonflée, l'ouvrit et étala sur le comptoir trente coupures de cinq cent. Yung et Freïda se penchèrent presque religieusement sur cette distribution élégante de couleurs féminines : rose et fuchsia. Moi, je me contentai de regarder le visage poupin du jeune homme qui me fixait en retour. « Tu me prends au sérieux maintenant ?

— Remballe tes images mon garçon et passons au salon… »

Puis à Freïda je lançai : « Une bouteille du meilleur… C'est la mienne ! »



## *CERCLE 2 : SYMBOLIQUE*

Freïda, Yung et moi-même étions assises d'un côté de la table basse. La bouteille de champagne refroidissait dans un seau où des glaçons claquaient. Le charme évident du jeune homme troublait l'Autriche et la Corée. Moi-même ne savait pas encore si c'était la beauté du jeune homme ou l'appât du gain qui me troublait. Non seulement ce garçon n'affichait aucun mépris, mais il y avait même chez lui du respect d'où émanait une virilité qui nous enjoignait à être femmes comme si, étrangement, il n'y avait là aucun enjeu vénal à négocier. Nous nous sentions libres. Nous nous détendions dangereusement.

« Toi parier quoi ? demanda Yung de sa voix de tête.

— Que je quitterai l'endroit bourse pleine… répondit Orsu.

— Mais tu sais qu'un caboulot n'existe que pour soulager les hommes, dis-je.

— Hum, ferais-tu allusion à cette théorie qui affirme que l'argent est soit sperme qu'on émet, soit merde qu'on triture. C'est de la masturbation intellectuelle tout ça. Pour moi l'argent c'est de la sueur. Celui que j'ai là m'a demandé des années de travail et de privation. J'ai mis plus de dix ans à réunir cette somme pour venir ici obtenir remboursement…

— Remboursement ?

— Oui, La Cana… Figure-toi que j'avais à peine plus de quinze ans lorsque mon père est venu à Bastia. Un soir comme celui-ci il a franchi ta porte. Il vivait une période de tension avec ma mère. L'argent que tu lui as pris ce soir-là était celui de mes études. Tu as si bien soulagé mon père qu'il t'a tout laissé : sa fierté et mon avenir… Aujourd'hui je viens « Aux Trois Anneaux » pour obtenir réparation.

— On ne rembourse rien « Aux Trois Anneaux », on ne fait que débourser ici ! C'est la règle !

— Belle profession de foi La Cana… C'est précisément ce que je suis venu vérifier…

— Toi vouloir quoi petit monsieur ? » demanda Yung.

Orsu se tourna vers la jeune femme. La regarda posément puis pivota vers Freïda qu'il détailla et revint vers moi pour me transpercer de ses yeux clairs. Après un long moment qui avait vu nos respirations se suspendre il dit enfin :

« Mise à part la tournée commandée au comptoir, je ne débourserai plus rien ici ce soir… Si vous voulez mon argent il va falloir venir le chercher comme de vraies femmes : il va falloir me faire cracher la monnaie…

— Un caboulot n'est pas un bordel, Orsu… lui rappelai-je.

— Et vous n'êtes pas plus des prostituées que je ne suis un micheton… Vous êtes trois femmes et je suis un homme. Je vous mets au défi de me prendre ma petite vie. Si j'éjacule, j'en aurais eu pour mon argent et vous vous partagerez mes économies ; si j'arrive à résister à vos caresses jusqu'au lever du jour, vous paierez à trois parce que vous aurez tenté de me vider en vain. Quoi qu'il advienne, la nuit coûtera trente petits billets de cinq cents, à vous ou à moi… ».

Un ange passa.

Freïda se cala dans le sofa et je vis sa poitrine se gonfler, sa langue humidifier ses lèvres. « J'adore l'argent mais j'aime encore plus le bon sexe, c'est si rare ! » dit-elle en regardant fixement le garçon ; elle s'y voyait déjà.

Yung redressa sa colonne vertébrale. Elle avait maintenant saisi clairement l'enjeu sexuel du pari. Les pointes de ses seins durcissaient déjà pour dessiner deux petites ombres pointues sur la crêpe de sa mise légère.

Quant à moi, le picotement que je ressentis me rappela une féminité enfouie. Depuis combien de temps n'avais-je pas eu de plaisir ? En avais-je jamais eu ?



Il était trop beau pour être vrai alors je cherchai l'arnaque et me demandai s'il n'était pas tout simplement impuissant. « Tu permets ? » dis-je en avançant ma main « Quelque chose à vérifier… ». Je le poussai contre le dossier, écartai ses bras, ouvris ses jambes et mis ma main en coquille sur son sexe. Il se détendit en avançant même son bassin à ma rencontre. Très vite je sentis sa tige gonfler. Il était sain de corps et sans doute d'esprit.

« Es-tu sûr de toi, Orsu… Nous sommes trois : six mains, trois bouches, trois vagins…

— Tre petti , dit Yung

— Et trois anus bien serrés… précisa Freïda

— Quoiqu'appétissants à souhait, ce ne sont pas vos appâts, seuls, qui me feront perdre mon pari…

— Et quoi d'autres ? demandai-je intéressée de trouver là quelques failles.

— Votre désir…

— Toi vouloir nous trois vouloir toi, monsieur ? l'interrogea Yung.

— En bref, oui ! dit-il.

— Et nous, qu'avons-nous à gagner ? demandai-je.

— Idem : du plaisir ou de l'argent ! » répondit Orsu.

Nous nous regardâmes toutes trois et je lus dans les yeux de mes employées la volonté de croquer ce garçon tout en lui rabattant son caquet.

Eros et Thanatos furent donc convoqués ce soir-là par nos frustrations d'hôtesses rompues à des joutes d'ordinaire moins drôles. Jeter le masque et se lancer dans un corps à corps violent excitait nos appétits. Freïda se leva.

Je pensais qu'elle irait tirer le rideau mais elle dépassa l'entrée de l'alcôve, évita le comptoir et se dirigea vers la chaîne Hifi. Elle sélectionna une musique à son goût et, dès les premières notes,

ondula. Sa poitrine ponctuait un rythme langoureux auquel ses hanches répondaient pour en souligner l'harmonique.

Orsu la regarda un instant puis, se tournant vers moi la main à plat, dit : « Pari tenu ? ». Yung nous observait, Freïda aussi.

Après avoir une dernière fois croisé le regard appuyé des deux filles, je me tournai vers le jeune homme et lui claquait la main : « Pari tenu ! ». Il la tendit alors vers Yung qui la claqua à son tour. Orsu montra sa paume à Freïda qui dansait toujours. Elle lui montra la sienne en hochant la tête.

Yung émit un cri d'approbation et s'empara de la bouteille alors que je me levais pour fermer la porte d'entrée et éteindre l'enseigne comme la lanterne jaune. Il était minuit passé, je calculai qu'il faudrait encore sept bonnes heures au soleil pour darder ses rayons crânes depuis l'Italie.

Le bouchon claqua avant d'aller se perdre dans le drapé d'un rideau. Je revins m'asseoir sur le divan à côté du prétentieux parieur. En face de nous Freïda continuait sa danse lascive ; elle entama un strip-tease en plantant son regard dans celui du garçon ; elle joua à faire apparaître et disparaître deux beaux seins bols dont les mamelons tendus intéressèrent immédiatement le jeune homme. Son jean dressait chapiteau.

Topless, Freïda nous rejoignit pour boire sa coupe inaugurale. Quatre flûtes tintèrent comme gong ouvrant cette nuit blanche. Jamais je n'avais vu ce regard chez mes deux hôtesses. Lorsqu'elles reposèrent leurs verres, elles éructèrent ensemble un son d'aise comme prêtes à bondir. Deux lionnes ayant isolé un impala imprudent. À quatre pattes sur la table basse, elles s'avancèrent vers le garçon qui accueillit la langue intrusive de Yung. La drôlesse l'embrassa en grognant d'aise. D'un geste habile le garçon défit les merceries de la Coréenne et libéra ses deux citrons mutins.

Je me levai pour libérer la tenture qui délimitait l'espace



suivant : une pièce ronde au sol entièrement capitonné. La banquette circulaire qui formait le périmètre de cette arène secrète était recouverte d'une myriade de coussins.

Jamais un homme n'avait eu si rapidement l'honneur du troisième cercle.

## *CERCLE 3 : IMAGINAIRE*

Les filles m'avaient vu faire. Elles réussirent à imprimer à leurs mouvements, leurs caresses, leurs tentations, la direction de la petite salle du fond.

La veste du jeune homme décrivit un vol circulaire, sa chemise connut un moment aérien que ses chaussures suivirent. Son pantalon fut retourné comme lapin qu'on écorche et c'est en slip qu'il rejoignit tant bien que mal le centre de ce théâtre d'opération où je l'attendais en me doigtant déjà. Ma propre impudeur aurait-elle dû me surprendre ? Excitée, je l'étais comme jamais depuis mon ingénue adolescence, jamais depuis le mépris ostensible de mon premier amant, jamais depuis le fiasco de ma défloration. Torse toujours couvert mais nue du bas, j'accueillis le garçon en lui emprisonnant le visage contre ma vulve. Bien m'en prit : le garnement s'y entendait pour embrasser la lassitude d'être femme.

Alors qu'il œuvrait en cherchant mon regard depuis mes poils pubiens, mes deux comparses se dévêtirent complètement. Je remarquai comme elles avaient su rester belles malgré ces dernières années à supporter les lâchetés ânonnées quotidiennement par de tristes sires.

Orsu avait des épaules solides, une peau bronzée, un corps vigoureux qui sentait les efforts physiques répétés. Je perçus les poils drus de sa barbe me picoter agréablement l'aine alors qu'il lapait large mon sexe attentif. Malgré sa position en chien d'arrêt, les filles surent lui ôter son dernier tissu. Elles s'occupèrent à quatre mains de ses parties, son périnée, son anus, ses fesses musclées. Lorsqu'elles le retournèrent sur le dos, je regrettai que s'interrompît si brutalement un cunnilingus dont je commençais à goûter les roulements de langues, les succions crescendo, les pressions saccades. Mais la découverte



de son membre tendu me fit oublier bien vite ma déconvenue. Le sexe du garçon avait l'impériosité d'une baguette de chef d'orchestre qui intimait à chacune de nous trois de jouer sa partition avec application.

Le calme de ce garçon restait sans aucun doute l'aspect le plus intriguant de sa posture : entouré de trois femmes décidées à ne rien lui épargner de leur voracité prédatrice, trois pompes à sperme parties en campagne autant pour l'argent, pour le plaisir que pour l'honneur, trois légionnaires entamant le baroud de sa biroute, prêtes à tous les artifices, toutes les inventions pour lui faire rendre l'âme, lui faire pleurer le colosse, lui dégorger le poireau… Encerclé donc, piégé dans une embuscade lubrique à souhait, le gamin semblait bien stoïque.

Sloop en pleine tempête, il bandait franchement.

Sloop échoué, ce fût Yung qui vint hisser sa voile en premier. Elle chevaucha le mât et ondula au rythme de cette musique lascive qui s'harmonisait si bien avec nos gémissements, nos exhortations, nos respirations, nos mots crus.

« Porcacciu , dit Yung, quante mi piace u to cazzu ! »

Le garçon se cabra et la souleva pour qu'elle s'enchâssât à son aise.

Freïda vint coller un sein ferme comme une gourde gonflée dans une bouche assoiffée ; téton qu'Orsu téta, cabri goulu.

J'en profitai pour passer entre ses cuisses palper ses couilles. Elles roulaient convenablement entre mes doigts. Elles n'étaient pas encore complètement ramassées. La verge de notre amant d'un soir tiendrait bien la distance. Le petit salaud connaissait son affaire.

La mouille de Yung dégoulinait en un jus épais qui trempait les testicules de notre hôte. Le garçon, tout en flattant la générosité mamellaire de Freïda, titillait les pointes sensibles de Yung. L'asiatique se pâmait en modulant des sons glissants.

Le mouvement pénétrant s'accéléra et je fus comme fascinée par le spectacle de cette longueur pénienne entrant et sortant du con glabre de la Coréenne. L'asiatique s'excita tant et si bien qu'elle cria tout son saoul avant de se figer sur son socle de chair. Elle eut encore des spasmes puis roula sur le côté comme un sac de blé échappé de son arrimage.

Freïda et moi eûmes la même curiosité pour la tentation verticale qui oscillait alors dans le vide. Métronome patient d'un temps qui s'égrène.

« Chè bellu , dis-je.

— Je ne te le fais pas dire ! », confirma Freïda.

Nous eûmes un même élan suceur mais je capturai plus preste le gland dans ma bouche. Le goût de la cyprine de Yung mêlé à celui du liquide pré séminal charma mes papilles. Chairs saines et fraîches, je prenais une cure de jouvence. Freïda se pencha et goba les couilles du garçon alors que Yung se redressait. Celle-ci vint embrasser l'appendice lingual de notre satyre en fermant les yeux.

Le remerciait-elle d'un baiser profond ?

Elle le remerciait d'un baiser profond !

Les mains d'Orsu vinrent se caler derrière mon crâne et appuyer ma fellation d'une pression vigoureuse. Je sentis son engin me taquiner la glotte. Une sensation étrange d'étouffement et de plaisir profond me saisit. Radicale incongruité d'une suave brutalité. Sentir cette vigueur vibrer dans ma gorge me distrayait agréablement d'un quotidien de dominatrice où je m'ennuyais à maîtriser des faibles. En me portant à la limite de l'asphyxie, cette pratique me permettait de communier avec ma propre fragilité dont je ne m'étais que trop éloignée. La baise de ce garçon cassait mes défenses. Une vraie femme se mesurait-elle à ce besoin vital d'intrusion ? On ne peut être bastide imprenable toute une vie.



C'est à ce moment-là, à bien y réfléchir, que je basculai. Ne souhaitais-je pas que sa bandaison ne s'arrêtât jamais ? Ne souhaitais-je pas sentir s'épanouir sa longueur dans ma bouche, dans mon ventre, dans mon anus ? N'étais-je pas là en train d'illustrer la signification la plus secrète de mon enseigne : étroits anneaux ?

Ressuscitée, Yung vint se mettre derrière le gosse. Elle redressa le crâne rasé et le posa sur son pubis. Elle me regardait sucer la queue et aima pincer les petites pointes brunes de la poitrine du Priape.

Voilà qu'enfin, dans ce troisième cercle, mon imagination s'envola !

« Je veux être baisée à fond, les filles… », exigeai-je soudain.

Freïda interrompit illico sa dégustation de roubignoles espiègles. Il y eut ce petit moment en suspens où chacun d'eux trois guettait mes gestes pour trouver sa place, harmoniser ses poses à mon désir. Je me redressai, me défis de mon haut d'où se déridèrent mes seins flasques, disposai des coussins en nid de fortune et m'allongeai sur un segment courbe de la banquette ; a muzza aperta pè u so cazzu. Le brave petit s'agenouilla devant moi, sa consistance à bonne hauteur allait m'enfourner comme je le souhaitais, du moins le crus-je, car le forban tint à me lécher encore pour mieux préparer son assaut.

Il cracha un beau mollard bien fourni qui surprit de sa fraîcheur la brûlure de mon ardeur. Il me mouilla large et s'occupa de bien mêler sa salive à ma mouille alors que Yung reposait sa tête sur mon ventre. Elle le regardait faire de près. Freïda alla quérir la bouteille de Champagne et vint en faire couler un filet frais sur mon pubis, vers mon antre où les bulles titillèrent les muqueuses.

N'avais-je jamais été plus moule bée ? Opportuniste avisé,

Orsu vint dans mon sexe mettre le sien. Epousailles attentives, le garçon ne brusqua pas mon passage. Il me visita comme l'on entre dans une crypte. Sa maciàppula gonflée me pistonna doux le conduit, me ramona calme les parois, me tamponna délicat le col de l'utérus comme lèvres de gourmet en repas mondain.

Quelle joie...

Depuis combien de temps n'avais-je pas joui ?

Avais-je seulement jamais joui ?

Ce soir-là, cette nuit-là, s'ouvrirent mes vannes.

Un pont se construisit entre mes yeux et ceux du no vice en plein office.

Une vague aggloméra le réel, le symbolique et l'imaginaire dans l'indicible fragment d'absolu qu'il me fut alors permis d'effleurer. Je connus à la fois la joie de vivre et la douceur de mourir.

C'était donc cela être ?

Laisser colonne de souffle entrer par fente, passer par gorge, voyager virginal par yeux, revenir vers tige pour accélérer un cycle blanc de cris, de stupeur, de joie et de lumière ?

C'était donc cela, la révélation ?

Lorsque l'homme se désenclava de mes sucs, aux aguets Yung lapa la pine, Freïda calma mon cœur éperdu, Orsu soutint mes jambes tendues.

La bouche du garçon, ronde d'étonnement, perlait un « O » par où passait un fil d'air échappée du coffre de sa forge. En nage, il me transportait encore sur le pont solide de son regard devenu passerelle fragile avant de, clignement d'œil, s'évanouir à jamais. Avait-il été quelque part convenu de me laisser ainsi revenir dans le refuge froid de ma chrysalide ?

Freïda... Freïda dit « C'est à moi ! »



Elle s'accroupit à même le sol molletonné de ce cirque qu'aucun fauve avant nous n'avait jamais foulé. Le cul bien en l'air, elle tendit un petit pot de vaseline à Orsu. Le mâle entendu lui oignit l'oignon de cette bonne pâte.

Moins délicat qu'avec moi, il habita d'un « han » brutal le cul béni. La cambrure de la jeunette défia les lois de l'anatomie. La belle feula comme lionne exigeante. Le garçon la lima comme bûcheron fend arbre. Freïda émit enfin le hurlement guttural d'une teutonne repue.

Je pris plaisir à débarrasser la queue de l'artiste de la merde collectée dans le rectum de ma barmaid. Le garçon se laissa faire. Il prit très justement mon linge humide pour une pause, une détente.

La rectitude calme de son membre me détendait.

Freïda, encore hagarde, vint se mettre à genou comme devant un autel et entreprit de choyer le totem. Chaude bénédiction, elle cracha sur le goupillon, l'humecta d'abondance et branla la tige d'une main agile comme on pétrit une pâte à pain. La regarder faire m'intéressa au plus haut point. Elle flattait goulûment le membre pour le préparer à sabrer Yung qui venait de prendre place sur les coussins. Le garçon vint donc calmer la cramouille inondée de l'asiatique qui jouit encore dans des vocalises aigues.

A partir de cet instant, dès qu'une de nous avait obtenu son tribut de plaisir, une autre la remplaçait. Il y eut, bien sûr, des moments de respiration, des moments de repos. Mais lorsque l'une s'apercevait de l'heure qui tournait, elle sonnait le rappel des troupes et nous retournions à notre besogne. Les inventions de chacune comme les suggestions d'Orsu étaient immédiatement réalisées. Baiser un homme à trois nous permettait d'échanger des recettes de bonne femme : L'Autrichienne agrémentait la branlette espagnole

d'une succion du gland ; la Coréenne malaxait toujours les orphelines ; quant à moi, mes beaux doigtés anaux introduisirent dans le rectum du garçon des onguents de mon village qui lui chauffèrent les parois.

Nous essayâmes à peu près tout ce qui nous était passé par la tête durant nos vies respectives : lectures d'auteurs salaces, phantasmes personnels, visionnage de films X, narrations de quelque montasegua.

Au fil des heures, faire éjaculer le garçon devint une question d'honneur ! Pourtant vint le moment où je dus me faire une raison :

« Dis-moi Orsu, lui demandai-je, on vient de passer la nuit à te traire sans que rien ne vienne… Est-ce que ça t'arrive d'éjaculer ?

— Bien sûr que ça m'arrive… Mais quand je veux !

— Raconte-nous un peu ça ! » insistai-je.

Orsu raconta alors combien son père, si fort par ailleurs dans la vie, s'était toujours montré faible devant la baise. La nécessité d'aller cracher son foutre dans n'importe quelle chatte lui avait fait tout perdre. Il avait baisé à peu près tous les culs qui se trouvaient autour de lui : collègues, voisines, femmes de copains et même en famille : cousines, tantes, etc.

« L'argent que mon paternel a laissé dans ces murs et avec toi La Cana il y a presque quinze ans de cela aurait de toute façon été dilapidé. La seule éventualité de baiser un nouveau cul rendait mon père fou. Et puis, après, quand il avait vidé ses couilles et son compte en banque, il revenait penaud, coupable, anéanti à la maison. Ça a tué ma mère de chagrin et mon père stagne aujourd'hui dans un mouroir à bouffer de la purée au bromure. »

Le garçon nous regardait chacune alternativement en parlant.



« La Cana et les Trois Anneaux, j'en ai entendu parler pendant des années lors des disputes parentales. Mon père y avait trahi sa parole, sa femme et mon avenir. Je décidai de ne jamais m'intéresser aux filles… Mais ce furent elles qui s'intéressèrent à moi… Leurs caresses étaient douces, leurs mots étaient miel, je compris très vite que j'allais succomber moi aussi aux charmes mortifères des sirènes. Apprise au lycée, la légende d'Ulysse attaché à son mât résonna en moi d'un étrange écho… Comme lui, j'affronte le désir en résistant par tous les moyens à cet appel vital. C'est cette troisième voie que j'ai choisie. Je fais mien les orgasmes des femmes. Et ça n'a rien de symbolique ou d'imaginaire, c'est bien réel !

— Ce qui est bien réel, dit Freïda du fond de la pièce en regardant par l'œilleton de la porte d'entrée, c'est que le jour est revenu… Tu as donc gagné ton pari… La Cana, il va falloir que tu me fasses un prêt…

— Ooooh, fit Yung, garçon gagné pari… Oh là là… Freïda… nous devoir beaucoup argent…

— Non, les filles, coupai-je… C'est moi qui régale… Rentrez chez vous ! »

## *CERCLE 4 : L'ANTRE SOI*

Dès que nous fûmes seuls, je regardai Orsu et lui dis :

« Il y a un quatrième cercle où nul autre que moi n'est jamais entré. J'y mets mes économies. On y accède par une porte dérobée.

Tenture murale, huisserie grinçante, escalier serré puis couloir et porte coulissante. Nous étions dans mon antre.

Orsu me suivit et regarda autour de lui. Il s'intéressa immédiatement à ma petite bibliothèque. Je le laissai prendre connaissance de mes ouvrages tandis que je m'asseyais devant mon petit coffre, l'ouvrais, en sortais les billets et en isolais la somme convenue.

« Etranges lectures pour une chienne de caboulotte ! s'étonna le garçon. La Scolastique freudienne, Lacan et la Rhétorique de l'inconscient... Introduction à l'essence de la mythologie de Yung...

— Que veux-tu, on a chacun notre histoire... répondis-je.

— Et quelle est la tienne ?

— Oh ! Une histoire de famille moi aussi... Lorsque ma mère a pris ce commerce, c'était une auberge qui n'avait que Trois Anneaux pour y attacher les mulets, d'où le nom. Elle a gardé l'enseigne que tout le monde connaissait et a transformé l'établissement en bar de nuit. Pendant vingt ans, elle a sucé des queues dans l'arrière boutique pour me payer des études. Elle a réussi : j'étais une étudiante en psycho plutôt brillante mais j'ai dû interrompre mes études pour venir l'assister à mourir d'un cancer de la gorge. Son agonie a duré si longtemps qu'il m'a fallu travailler sur place pour payer les soins. Alors j'ai pris la suite. J'ai juste changé de prestation en espérant que les mots des clients véhiculeraient un venin moins sournois que leurs émissions séminales... Ma mère est morte ici-même, dans ce lit... Mais tout ça, c'est de l'histoire ancienne... Tiens, voici pour conclure la nôtre ! » dis-je en lui tendant les billets.

Debout devant moi, il les prit en me remerciant et glissa le tout dans sa poche intérieure.

« Pourquoi avoir accepté mon pari, demanda-t-il ?

— Parce que c'était un pari avec moi-même... et celui-là, je l'ai peut-être gagné...

Orsu me regarda longuement et fit ce que jamais, dans le plus improbable énoncé de mon désir, je n'eusse pu formuler : il baissa sa braguette, sortit son sexe et me l'offrit avec la plus grande solennité.

Quel geste eût pu alors montrer plus de respect à ma féminité ?

Je pris la virilité dans ma bouche, la léchai, l'embrassai, la remerciai d'être si franche, si douce, d'exhaler son sain parfum dans ma carrée...

Je fus alors la dévote attentive qui choya son vit... jusqu'à ce que je connusse l'extase de la sienne, recevant à genoux la suave hostie.